

—Non ! pas vous ! pas vous ! laissez-le mourir comme il le veut.
Enfin, le râle commença.

Gotlieb, se débattant encore, poussa des cris moins violents. Mais ils étaient lugubres, ces cris allongés, se terminant par un étouffement sinistre, comme ceux des chiens qui hurlent à la mort.

Enfin, il se roidit, proférant un dernier blasphème, battit l'air de ses deux bras énormes, et il retomba en arrière la bouche tordue ! C'était fini.

Gertrude cette fois, avait quitté sa chaise.

Gertrude s'approcha du cadavre de Gotlieb le regarda d'un œil sec, sans un soupir, sans une larme : puis elle partit, n'adressant un mot d'adieu ni aux infirmiers ni aux internes. Les sœurs, dans leur effroi, s'écartèrent pour la laisser passer. Elle ne les voyait seulement pas.

Gotlieb était mort ; c'était tout, de son corps elle ne s'occupait plus. Son âme ! Elle n'y croyait point, on le mettrait dans un trou quelconque, peu lui importait.

Gertrude, maintenant, avait autre chose à faire.

VI — HISTOIRE DE POMPONNE

Nous laisserons s'écouler quelques jours après la mort de damné de Gotlieb Thurner, et nous reviendrons à Léo Lafressange que nous retrouvons un matin, terminant un déjeuner frugal servi par sa concierge dans son petit appartement de la rue Labruyère.

Le jeune journaliste était assez triste.

Il ne se dissimulait pas que le cœur de Berthe de Kermor demeurait fermé pour lui. Plus d'épanchements comme autrefois. Sans doute, il la revoyait souvent, plusieurs fois par semaine même, rue Caumartin d'abord. L'oncle Philémon se montrait toujours pour lui des plus affables.

Dans le monde, où il rencontrait Berthe, il dansait même avec elle. Mais il comprenait parfaitement qu'elle ne le traitait pas autrement que les vingt petits crevés, gommeux ou grelotteux, qui s'empressaient autour d'elle.

—Rien désormais, se disait-il avec amertume, ne pourra briser la glace qui lui entoure le cœur. Ah ! si Flavien était ici, au moins, il me remonterait le moral. Ah ! il a bien eu raison, le cher Flavien, j'ai gâché mon bonheur. J'ai raté ma vie.

Tandis qu'il monologuait ainsi, dans son hôtel de la rue de Prony, la baronne en faisait autant de son côté.

Toute désorientée, l'espionne.

Elle comprenait vaguement que ses affaires ne suivaient point une route heureuse.

La mort de Gotlieb, c'était peu de chose, comme on l'a vu, on pourrait dire : ce n'était rien. Mais le départ, l'abandon imprévu de Gertrude Herten la tourmentait. Elle devinait là une haine naissante, et elle, la créature rompue à toutes les intrigues se disait, avec juste raison, qu'il n'y a pas de petits ennemis.

Un autre point noir : Lafressange.

Il lui échappait complètement. Le seul homme qu'elle eût réellement aimé n'avait éprouvé qu'un vulgaire caprice. Bien vite il était retourné au premier objet de sa passion et il ne s'en détachait plus. En vain, elle avait pu croire qu'il reviendrait à elle. Les conseils et peut-être les confidences de Flavien Mauroy avaient fini par briser complètement les liens, si ténus, qui l'attachaient à elle.

De toute nécessité il fallait prendre un parti, car supporter cette existence longtemps encore, c'était au-dessus de ses forces.

Oh ! si elle avait pu réussir à se débarrasser de Flavien Mauroy ! Il avait disparu, disant haut qu'il allait en Angleterre. C'était après tout, admissible. Mme de Gunka était bien certaine qu'il poursuivait la solution du problème de la Feuille d'Or. Elle pensait qu'il s'était rendu à Corn-Castle pour découvrir de nouveaux documents.

Léo Lafressange mettait la dernière main à sa toilette afin de se rendre à son journal. Un roulement de voiture se fit entendre dans la rue, puis la porte s'ouvrit brusquement et Flavien se montra, une valise à la main.

—C'est moi, dit-il simplement, tandis que son ami se jetait à son cou.

—Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ?

—Parce que je ne voulais pas confier une lettre à la poste.

—Une dépêche me prévenant ?

—Par la même raison. Enfin me voilà. Tu n'es pas content ?

—Peux-tu le demander ?

Et tu es satisfait de ton voyage ?

Flavien Mauroy prit un temps, un éclair de joie brilla dans ses yeux, et il répondit :

—Oui pleinement.

Lafressange le regarda tout surpris. Jamais il n'avait vu celui qu'il appelait lui-même le sceptique Mauroy, en proie à un pareil enthousiasme.

—Tu t'étonnes, lui dit-il, c'est vrai. Je suis changé, c'est une méta-

morphose complète. Non, mon ami, je ne suis plus le sceptique, l'incrédule, j'ai foi dans l'avenir, j'espère, je crois, je crois à l'amitié, je crois à l'amour, je crois à tout.

Lafressange claquait ses mains l'une contre l'autre.

—Je te disais bien que tu étais amoureux ! Allons, raconte-moi tout.

—Pas encore, répliqua Mauroy fais-moi crédit de quelques jours encore, quelques semaines... Ah ! je te dirai tout, tu peux en être certain. Tout cela a trait au mystère de la Feuille d'Or, s'y rattache ; tout cela finira bien par se débrouiller avant peu.

Lafressange se garda bien d'insister.

—Tu sais, poursuivit Mauroy, que je n'étais point privé de journaux, là où j'étais, et que j'ai été au courant de toutes les nouvelles ; c'est ainsi que j'ai appris les horreurs de Somain et d'Aniche, la main de l'Allemagne, mon ami, la main de l'Allemagne, la complicité prussienne, éclatante ! Je l'ai touchée au doigt, là comme partout. Ah ! l'on se moque de ma manie, on prétend que je vois des espions partout ! Ils y sont, Léo ! Je les trouve !

Lafressange, pensif, écoutait la tirade de son ami.

—Dans les faits de cette grève, rien ne t'a frappé demanda-t-il ?

—Mais si, le nom de Walter Handel, celui qui a failli me faire écharper.

—Oui, répondit Mauroy, voilà le premier point, mais le second. Tu n'as pas été frappé de la mort d'un émeutier, un nommé Gotlieb Thurner, un Allemand, c'est sûr, qui a consenti à donner son nom en entrant à l'hôpital.

Lafressange secoua la tête.

—Eh bien, je parierais que ce Gotlieb, un gredin de la plus grande taille, à longue barbe rousse, n'est autre que l'assassin que l'on avait lâché à mes trousses, avec la permission de m'occire le plus tôt possible, et je ne crois point me tromper, je ne le verrai plus sur mes talons. On lui a réglé son compte.

—A cet instant, Flavien s'arrêta brusquement et demanda à son ami :

—Y a-t-il longtemps que tu n'as vu l'aimable Théodore Mindeau ?

—Il a été absent quelques jours, je crois qu'il s'est rendu sur le théâtre des grèves. Le patron voulait m'y expédier aussi, mais j'ai pu éviter la corvée, et il y a envoyé un jeune.

Et où vas-tu habiter ? dit Lafressange.

—Ici même, avec toi. On me dressera un lit au soir dans cette pièce, la même qui te sert de salon. Je ne te quitte plus, il faut, si nos adversaires avaient l'envie de reprendre les hostilités, il faut que nous soyons l'un auprès de l'autre pour nous défendre.

—Bon cela ! Je ne demande pas autre chose. Depuis que j'ai eu la preuve qu'on voulait s'en prendre à moi, je ne suis pas tranquille tant que je ne te sens pas à mes côtés.

Tandis que les deux amis parlaient ainsi, Mauroy avait ouvert sa valise et en sortait un rouleau de papier soigneusement enveloppé.

—Tiens, dit-il, en le tendant à Lafressange, tu liras cela en te couchant. Je t'assure que c'est aussi intéressant qu'un roman, et c'est tout ce qu'il y a de plus véridique comme histoire.

Et après que Léo eut serré le manuscrit :

—Maintenant, courons retrouver Jacquemain, quoi doit pousser des cris de paon, relativement à mon absence par trop prolongée.

—Et ce manuscrit ?

—Tu le liras, curieux. Il a trait indirectement à la Feuille d'Or. C'est l'histoire complète et véridique de Guy de Briac, comte de Kermor, autrement dit de Pomponne. Quand je dis histoire complète, il s'y trouve une lacune, mais sans fatuité je crois que je suis parvenu à la combler.

Bien qu'il en eût dit, M. Jacquemain fit grand accueil à Mauroy. On voyait qu'il était enchanté de retrouver son rédacteur.

—Et qu'avez-vous écrit pour le *Courrier*, pendant votre absence, lui demanda-t-il ?

—Une étude historique, encore plus intéressante qu'un roman. Je l'ai donnée à lire à Lafressange, qui ne la gardera certainement pas longtemps.

Le soir venu, Mauroy demanda à se coucher de bonne heure, le voyage l'avait fatigué. Il se retira dans la partie de l'appartement de son ami dont il s'était emparé.

Une fois seul, Lafressange déroula le manuscrit, et, avec une curiosité toujours croissante, il lut ce qui suit :

Vie et aventures extraordinaires de Guy de Briac.

Comte de Kermor

POMPONNE

Les Jean Bart, les Tourville, les d'Estrées, les Duquesne, se sont couronnés de lauriers dans notre marine militaire. La marine marchande a illustré de son côté le pavillon français, en armant des héros tels que Cassart, Dugay Trouin, dont l'audace, le courage, le talent, ont fait le désespoir de nos ennemis. D'autres encore se sont couronnés de gloire, qui sont ignorés aujourd'hui.

A peine si l'histoire ingrate fait mention de l'un de nos plus ter-